

Présence humaine de Dieu

Noël 2011

Messe de la nuit de Noël

Prophétie d'Isaïe : « *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; sur ceux qui habitait le pays de l'ombre une lumière a resplendi. [...] Car le joug qui pesait sur eux, le bâton qui meurtrissait leurs épaules, le fouet du chef de corvée, tu les as brisés comme au jour de la victoire sur Madiane. [...] Oui ! un enfant nous est né, un fils nous a été donné [...] On proclame son nom : Merveilleux-Conseiller, Dieu-Fort, Père-à-jamais, Prince-de-la-paix. Ainsi le pouvoir s'étendra, la paix sera sans fin pour David et son royaume. Il sera solidement établi sur le droit et la justice dès maintenant et pour toujours. Voilà ce que fait l'amour invincible du Seigneur de l'univers* » (Is 9, 1-16).

En parlant du peuple qui marchait dans les ténèbres et de ceux qui sont à l'ombre de la mort, le prophète Isaïe désignait les prisonniers et les déportés lorsque l'empire assyrien venait de conquérir le territoire des deux tribus du nord d'Israël. Saint Luc évoquait le recensement opéré sur ordre de l'empereur Auguste alors maître du monde : si le mot recensement évoque pour nous une opération administrative bienveillante, ce n'était pas le cas alors, car le recensement permettait en effet de lever l'impôt financier et l'impôt du sang – trouver des hommes pour aller à la guerre au loin. Bref le contexte dans lequel s'inscrivent des deux annonces de naissance n'est pas heureux. Il faisait nuit dans le monde ; aujourd'hui encore. Ce n'est pas un jeu littéraire, mais la situation de pauvreté et de précarité qui est la nôtre, la solitude et la dépression de tant de vie. Donner un sens concret à la nuit, signifie-t-il que le cours de l'histoire serait inexorable dans sa répétition ? Non, car dans le cours de l'histoire, il y a un point de rupture. La naissance d'un enfant, la venue du messie, celui qui nous rassemble cette nuit.

Pour comprendre la naissance que nous célébrons, il faut entendre de manière précise la prophétie d'Isaïe. La rupture du malheur est évoquée par une référence à une bataille, la victoire sur Madiane. À l'époque les douze tribus d'Israël n'étaient pas unies et de ce fait vulnérables ; les voisins pillards ou envahisseurs ne se privaient pas de profiter de la situation. Or un homme inspiré de Dieu, Gédéon, prit la tête de la résistance à l'invasion ; il a uni derrière lui toutes les tribus des enfants de Jacob et a pu changer la situation en réalisant ce qui avait été promis à Abraham. Plus tard, au moment où la Galilée est conquise, Isaïe rappelle cette victoire et annonce un nouveau sauveur ; il sera plus grand que son père David et il libérera son peuple. Telle est la promesse qui a traversé le temps ; elle est passée de génération en génération. Elle est advenue au temps où l'empereur Auguste recensait toute la terre.

Évangile selon saint Luc : « *En ces jours-là parut un édit de l'empereur Auguste, ordonnant de recenser toute la terre. [...] Chacun allait se faire enregistrer dans son pays d'origine. Joseph, lui aussi, quitta le ville de Nazareth en Galilée, pour monter en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, car il était de la maison et de la descendance de David. Il venait se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Or pendant qu'ils étaient là, arrivèrent les jours où elle devait enfanter. Et elle mit au monde son fils, premier-né ; elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie. Dans les environs se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs pour garder leurs troupeaux. L'ange du Seigneur s'approcha, et la gloire du Seigneur les enveloppa de lumière. [...] L'ange leur dit : « Voici que je viens vous annoncer une grande nouvelle, une grande joie pour tout le peuple : Aujourd'hui vous est né un Sauveur, dans la ville de David. Il est le Messie, le Seigneur ». L'ange leur dit : « Voilà le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmaillotté et couché*

dans une mangeoire ». Et soudain il y eut avec l'ange une troupe céleste innombrable qui louait Dieu en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime. »(2, 1-14).

Pour bien comprendre cette page de l'évangile de Luc, il faut avoir en mémoire que Joseph, qui était de la maison de David, et Marie son épouse n'ignoraient pas la prophétie d'Isaïe. Elle leur a été citée par l'envoyé de Dieu lors des annonces – que nous connaissons par les évangiles de Matthieu et de Luc. L'espérance habite leur cœur.

Ils ne sont pas seuls. Les bergers qui veillent dans la nuit n'ignorent pas la promesse dans les textes qui habitent leur conscience d'habitants de la ville de Bethléem.

Soyons comme les bergers ! Ils reçoivent l'assurance que Dieu n'a fait pas des promesses en l'air. L'envoyé de Dieu leur annonce la réalisation de la promesse faite par la naissance d'un sauveur dans la ville qui rayonne encore de la gloire du royaume de David et Salomon. Mais il y a plus comme l'indiquait le fait que le recensement concernait « toute la terre ».

L'horizon de cette annonce dépasse largement celui du prophète Isaïe. En effet, Isaïe se référait à la victoire sur Madiane, due à l'unité des douze tribus, et à la promesse faite à David concernant son peuple. Dans le message que reçoivent les bergers, il y a un horizon nouveau : il ne s'agit pas d'un peuple particulier, mais de l'humanité entière, la terre entière. Tel est l'horizon qui se dévoile aux bergers. Oui, soyons comme eux ouverts à un horizon d'humanité qui dépasse nos intérêts immédiats pour entrer dans la nouvelle création dont l'enfant de Bethléem est le signe précurseur d'une humanité nouvelle, faite d'hommes au cœur droit, épris de paix et de justice...

Si nous pouvons nous identifier cette nuit aux bergers, nous ne pouvons pas faire comme si nous ne savions pas ce que fut la vie de l'enfant de Bethléem ; Jésus n'est pas resté « petit Jésus ». Nous savons qu'il a donné sa vie pour l'humanité entière et cela nous invite à entendre ce qu'a dit Isaïe de cet enfant.

Les lecteurs de la page d'Isaïe ont toujours été étonnés par les quatre noms donnés à l'enfant. Leur étonnement vient du fait que ces titres dépassent largement ce qui est habituellement dit du Messie. Si deux titres, Conseiller merveilleux et Prince de la paix sont des titres messianiques classiques, les deux autres sont habituellement réservés à Dieu ; ils étaient utilisés dans la liturgie juive et le sont passés dans la liturgie chrétienne : Dieu fort et Père éternel. Pourquoi Isaïe a-t-il osé employer ces deux titres ? Aujourd'hui, à la lumière de l'élargissement, l'énigme se dissipe : celui qui vient au monde cette nuit n'est pas un enfant de plus, mais une nouvelle présence de Dieu dans notre histoire.

Telle est notre foi !

Tel est le fondement de notre espérance !

Ainsi, si nous sommes bien membres d'un peuple qui marche dans les ténèbres du monde présent, nous avons une lumière. Plus qu'une froide lumière, une parole chaleureuse. Plus qu'une parole, un présence. *Emmanuel*, « Dieu-avec-nous ».

24 décembre 2011
Jean-Michel Maldamé o.p.

Messe du jour de Noël

Évangile selon saint Jean : « *Au commencement était le Verbe, la parole créatrice [...] Par lui tout a été fait, rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes : la lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée. [...] Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père, comme Fils unique plein de grâce et de vérité* » (1, 1-18).

Cette nuit nous étions avec les bergers pour entendre nouvelle de la naissance d'un enfant dont le nom atteste l'accomplissement des annonces prophétiques : *Emmanuel*, « Dieu-avec-nous ».

Lorsque saint Jean écrit le prologue de son évangile, il est au soir de sa vie. Il a partagé la vie publique de Jésus ; il a été le témoin de sa mort et de sa résurrection. Il a été l'acteur de la naissance de l'Église dans sa dimension universelle. Aussi quand il confesse que Jésus est l'Emmanuel « Dieu-avec-nous », il sait comment ceci est advenu. Il l'a dit dans son évangile ; il le résume avec une admirable concision dans le prologue par quelques mots soigneusement choisis. Il emploie un verbe familier, qu'il faut entendre dans sa profondeur ; il écrit : « *Il a habité parmi nous* » (1, 14). Le verbe habiter est choisi pour dire toute une vie, celle de Jésus de Bethléem à Nazareth, de la Galilée à la Judée, du désert à Jérusalem. Mais aussi et surtout du passé au présent. Le verbe habiter est comme un bilan. Il ne dit pas seulement ce que Jésus a vécu, mais aussi la manière dont il a fait advenir le Règne de Dieu.

Habiter... Que signifie ce mot ? D'abord, il constate que tout vivant se situe dans l'espace et dans le temps, mais que, seul parmi les vivants, l'être humain habite. Les animaux en effet sont pris dans l'espace et le temps, dont ils restent dépendants ; au contraire, l'être humain donne forme à l'espace et au temps qui l'enserrent. Il donne forme à l'espace, dans son logement (maison ou appartement...), dans l'espace urbain ou rural... Il donne forme au temps dans l'agencement des jours, des rythmes, avec un calendrier plein de sens. Ce qui ne serait qu'un cadre extérieur, est humanisé par les relations vécues. Celles-ci font que les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; elles font que les lieux sont riches de la mémoire qui les habite et les structurent. Ces éléments reçoivent « une âme », c'est-à-dire une inscription dans un projet de vie. Ainsi habiter est-ce vraiment ce qui fait l'humanité humaine. Habiter, acte de vivant ! Habiter, relation instauratrice où l'humain prend racine pour accéder à son identité et s'épanouir dans la lumière.

Lorsqu'au soir de sa vie, l'évangéliste Jean écrit le prologue, il donne au mot habiter sa plénitude de signification. Jésus n'est pas passé dans le monde comme un rêveur, ou avec indifférence, voire hauteur à l'égard du commun des mortels. Il a pleinement vécu la vie humaine : naître, grandir, mûrir, affronter le quotidien, répondre à une vocation, découvrir la beauté et la grandeur de vie. Il a aussi connu les interrogations fondamentales sur le sens de la vie (Nicodème, Jn 3), la précarité du voyage dans des populations hostiles (La Samarie, Jn 4), la fragilité de ses compagnons (abandon par les disciples, Jn 6), les conflits familiaux (divergence avec ses frères, Jn 7), le malheur de la maladie (paralytique, Jn 5, et aveugle-né, Jn 9) et de la mort (Lazare, Jn 11), la jalousie des grands et la haine des puissants qui le condamneront à mort (le sanhédrin, Jn 12). Ainsi Jésus est-il pour tout homme une lumière, puisque les actes et les paroles ne faisaient qu'un en lui.

Et surtout : Dans cette manière d'être au monde (entendons en relation avec les autres), il apporté quelque chose de neuf : la présence de Dieu. Tel est le contenu de cette phrase étonnante de simplicité et de force : « *Il a habité parmi nous* ».

Il reste cependant à savoir pourquoi cette habitation. Quel en était le but ? Pour le faire, il faut cesser de se tourner vers le passé. Il faut entrer dans le présent et découvrir le mot que Jésus a employé lui-même pour dire le but de sa mission : le verbe « demeurer ». Demeurer, plénitude de l'habitation, plénitude d'une présence que le temps ne ronge plus et que l'espace ne distend ni ne disperse.

Où donc est Dieu ? Nous le savons. Il ne demeure pas dans les temples. Il demeure dans la vie de ceux qui aiment et croient. Il est dans le cœur de l'existence, là où jaillit la vie et le vouloir vivre, l'amour premier.

Ainsi dans la lumière du jour de Noël, nous l'appelons Emmanuel « Dieu-avec-nous ». Nous donnons à ce nom annoncé par les prophètes un sens très concret et plus riche que ce que nous pouvons imaginer – quelque chose de la grandeur de Dieu.

25 décembre 2011
Jean-Michel Maldamé o.p.